

si impatientement l'heure bénie de son retour au pays natal, où son âme va rester.

— Jo vous promets, monsieur Hector, que mon père et moi nous parlerons souvent de vous. Nous vous suivrons par la pensée sur les flots que vous allez parcourir.

En s'exprimant ainsi, mademoiselle de Morsanges avait la joue animée d'un vif incarnat. Elle s'efforçait de cacher sous sa paupière une larme qui mouillait son regard. Pour détourner l'attention du comte, elle lui tendit sa main mignonne, une main modelée à ravir, une main de fée. Mais le comte était si ému qu'il avait à peine la force de s'en emparer.

Au même instant, un éclat de foudre, immédiatement suivi d'un effroyable coup de tonnerre, retentit sur la vallée. Saisi d'épouvante, le cheval de Valérie fit en bondissant un écart si violent, si démesuré, qu'il alla tomber dans le lac en désarçonnant la jeune fille, qui, elle-même, disparut à l'endroit le plus profond.

Le lac était calme, aucune herbe serpentine n'étendait en cet endroit son réseau perfide sous l'onde transparente comme un cristal. Lorsque mademoiselle de Morsanges ravint à la surface de l'eau, elle aperçut d'abord son lévrier qui nageait en allongeant vers elle son museau effilé. Puis elle distingua une main robuste qui la sollicitait impatientement. Elle était sur le point de la saisir, mais elle reconnut celui qui la secourait : c'était Gérard Keller. Avec une subite expression de dédain, elle se rejeta en arrière, et déjà elle commençait à disparaître de nouveau, lorsqu'elle sentit une étreinte sympathique lui remuer le cœur. Elle n'eut pas besoin de voir le comte de Flavigny pour comprendre que cette fois elle lui devait son salut.

En effet, quelques minutes plus tard, elle était sur la rive où venaient d'aborder son cheval et son lévrier, l'un gambadant de joie comme un fou, l'autre arrivant la tête basse et la mine honteuse vers sa maîtresse, qui le caressa pour le rassurer. Lorsqu'elle fut en selle, elle adressa un dernier remerciement à son sauveur. Détachant alors les fleurs que l'eau du lac avait respectées sur sa poitrine :

— Prenez ces anémones, dit-elle. Ma chute ne les a pas endommagées ; elle semble au contraire avoir ravivé leur fraîcheur. Puisque je vous dois la vie, monsieur Hector, il est juste que je cherche un peu à m'acquitter envers vous. Et maintenant, adieu ! reprit-elle avec un sourire divin. Je me trompe ; au revoir... dans un an !

— Oui, au revoir, ange ! murmura le comte en posant le bouquet sur ses lèvres toutes frémissantes d'enthousiasme et de bonheur.

Il accompagna d'un long regard la belle amazone, qui s'éloignait au galop à travers l'ombre croissante du soir. Bientôt il ne l'entrevit plus qu'au rayonnement rougeâtre des éclairs se succédant à de courts intervalles. Car l'orage, si foudroyant au début, se développait avec moins de fracas, mais avec une intensité soutenue. Il pleuvait à torrents.

Le comte se disposait à regagner au plus vite le château de Saint-Agnan, lorsque, dans une demi-volte rapide, il laissa tomber son bouquet d'anémones. Un homme passait en ce moment.

— Mon garçon, lui dit-il de ce ton d'autorité qui caractérise les gentilshommes de tous les temps, veuillez me ramasser ces fleurs qui sont là, près de mon cheval.

Interpellé de la sorte, Gérard Keller, c'était lui, toisa le grand seigneur d'un regard haineux. Il semblait prêt à répondre par un refus brutal, mais il changea subitement de résolution. Il fit quelques pas en avant et mit, comme par mégarde, le pied sur le bouquet.

— Ah ! coquin ! s'écria le comte furieux.

Et il leva, lui aussi, la cravache sur Gérard ; mais il le reconnut aussitôt et se contint.

— Quoi ! c'est vous, monsieur le secrétaire, reprit-il toujours irrité, mais ne menaçant plus. Il est heureux, ma foi ! que ce soit vous. J'allais frapper sans pitié. C'est égal, ajouta-t-il d'un ton sec, vous n'en êtes pas moins un insupportable et fieffé maladroit.

Disant cela, il sautait à terre, ramassait les anémones écrasées, salies, remontait à cheval, et, sans ajouter un mot, s'élançait dans la direction du château de Saint-Agnan.

— Va, insolent aristocrate ! dit en ricanant Gérard Keller. Tu n'emportes de ton amour qu'une image flétrie. Ma vengeance a commencé.

## II

Le château de Morsanges était une jolie habitation dans le goût de la Renaissance. Le chevalier de Morsanges l'avait récemment fait construire à l'endroit même où s'élevait un vieux manoir en ruines, son bien héréditaire et patrimonial. Un pareil bijou d'architecture était assurément une rareté au milieu du comté nantais, dont les moindres gentilshommes affectaient alors des allures d'antiquité féodale. C'était à mademoiselle Valérie de Morsanges qu'appartenait l'idée de cette fantaisie quasi-florentine. Elle avait exprimé le désir que la nouvelle demeure de sa famille n'eût point la mine refrognée des citadelles du moy n âge, et l'excellent père avait accepté un plan tracé d'après l'inspiration toute gracieuse de l'enfant qu'il adorait. Rien de coquet, de charmant comme cette villa sculptée au milieu d'un parc aux vastes pelouses, aux luxuriantes corbeilles de fleurs, aux superbes massifs de haute futaie. Le lac de Grand-Lieu caressait de ses ondes une élégante flottille de canots amarqués dans un repli de la rive du parc. Un flot artificiel, formé de terre rapportée, s'élevait à peu de distance, ombragé de saules, de trembles et de peupliers, à grands frais transplantés là. Cet îlot, fantaisie pittoresque de la jeune châtelaine, égayait à merveille, du côté de Morsanges, l'étendue mélancolique et monotone de la grande nappe d'eau dont il était le seul accident.

Lorsque Valérie rentra au château, elle trouva son père qui l'attendait avec anxiété et la reçut dans ses bras. Il fallait que le digne gentilhomme eût été bien vivement tourmenté par la pensée de sa fille exposée aux violences de l'orage, car, pour s'informer si elle était de retour il avait brusquement quitté un laboratoire de chimie et de physique, où il passait toutes les journées au milieu des fourneaux, des creusets, des cornues, des alambics, et d'où l'on avait toujours beaucoup de peine à l'arracher, même aux heures des repas et du sommeil.

Quand il vit son enfant toute trempée, il l'entraîna, sans vouloir écouter aucune explication, vers l'appartement qu'elle occupait, et la remit entre les mains de sa servante.

— Petite folle ! s'écriait-il en l'embrassant avec une effusion passionnée. Tu tomberas malade, c'est sûr, et je me fâcherai, je t'en préviens. Aie bien soin de toi-même, car moi je suis trop occupé pour avoir le loisir de te soigner.

— Un savant n'est donc qu'un égoïste ! répliqua Valérie en riant. Fi ! que c'est laid, la science ! et je la déteste, mon père, puisqu'elle me dispute votre cœur !

Elle voulut embrasser M. de Morsanges, mais il la repoussa doucement, regagna son laboratoire en remerciant Dieu de lui avoir donné une si aimable enfant, et se remit au travail.

M. de Morsanges, avait soixante ans environ. Sa taille était moyenne, ses traits largement accentués, sa physionomie aristocratique. L'intelligence se révélait sous le galbe saillant de son front ; la bonté apparaissait dans la rondeur écarlatée de ses lèvres et dans la vivacité souriante de ses yeux ombragés de longs cils blancs. C'était un de ces gentilshommes, comme on en comptait un certain nombre au dix-huitième siècle, animés de l'esprit philosophique et libéral. Son passé expliquait d'ailleurs la hardiesse de ses idées et de ses sentiments. Issu d'une famille très-ancienne et très-noble, mais ruinée par les folles prodigalités de deux ou trois générations, le chevalier s'était vu tout jeune encore sans patrimoine et presque sans ressource. Il avait alors imposé silence à ses préjugés de caste et il était entré commis chez des négociants de Nantes. Dix ans plus tard, il faisait fortune comme armateur. Puis, avec l'or amassé dans le négoce, il relevait le domaine de ses pères ; il rachetait les terres aliénées par le désordre de quelques-un